

Malaise identitaire devant la terreur de la dictature communiste: le cas d’Herta Müller

*Prof. univ. dr. Carmen Andrei
„Dunărea de Jos” University of Galati*

Résumé : *Dans cet article, je me propose de montrer par le cas de l’écrivaine roumaine d’expression allemande, Herta Müller, comment la dictature communiste a infligé la terreur, a isolé politiquement et linguistiquement les véritables dissidents intellectuels des années ’80. Dans ses autofictions, Herta Müller témoigne de ses expériences aliénantes avec la police secrète roumaine. Je souligne comment on peut se sauver par l’écriture d’un malaise identitaire affligeant. Je m’occupe en détail des deux textes, *Le renard était déjà le chasseur* et *La Convocation* afin de mettre en évidence certaines complémentarités de structure et de procédés, mais surtout l’évolution d’un style du « tout dire » dans la concision, la pureté et la poésie.*

Mots-clés : *dictature, terreur, aliénation, poétique, malaise identitaire*

Pour introduire à l’univers fictionnel d’Herta Müller

Porter un coup d’œil original sur l’œuvre d’Herta Müller, romancière d’origine roumaine et d’expression allemande après son prix Nobel de 2009 qui l’a rendue célèbre dans le monde [1] s’avère une entreprise insensée et courageuse à la fois : aller sur des chemins rebattus et suivre le courant des exégèses des auteurs primés, donc à la mode, habituellement plus cités que lus.

Le jury du prix argumentait le choix pour cette 12^e lauréate par la reconnaissance d’un univers fictionnel hors norme, marqué par une force poétique exquise, issue paradoxalement d’un style sec, d’une précision aiguë qui décrit un monde des démunis, des gens affaiblis par la lutte sourde contre la dictature roumaine cruelle, injuste comme toute forme de

répression idéologique et physique, un monde où la violence s'exerce subrepticement et sème la terreur aliénante : son œuvre « qui, avec la concentration / densité de la poésie et l'objectivité / la franchise de la prose, dépeint l'univers des déshérités et les paysages de l'abandon » [2]. Elle s'est imposée comme figure à part pour ses prises de positions radicales s'écartant de la ligne majoritaire de l'opinion publique et de l'intelligentsia socialement notoire quant aux sujets sociaux et politiques contemporains.

Elle fait des études en lettres allemandes et roumaines à l'université de Timișoara, en 1976, elle travaille comme traductrice dans une fabrique de machines et son refus de collaborer avec la police secrète roumaine, la *Securitate*, lui vaut le licenciement. S'ensuivent la mise sur écoute de son domicile et toute une série d'intimidations plus ou moins directes. Cette première expérience aliénante deviendra auto-fiction en 1996, dans *Le renard était déjà le chasseur*. [3] Elle gagne sa vie comme professeure d'allemand remplaçante dans des maternelles ou des lycées. Le penchant pour la littérature s'avère tôt, elle fréquente les cercles intellectuels tels qu'*Actiongruppe Banat* [4], les cénacles littéraires comme *Literaturkreis* et *Adam Müller-Guttenbrunn*, elle est affiliée à l'Association des écrivains de Timișoara. Elle commence à écrire dès qu'elle fréquente ces cercles de dissidents. Elle parlera maintes fois du sentiment de précarité de la minorité linguistique à laquelle elle appartenait, voire du malaise identitaire de l'époque : être roumain et sentir et écrire en allemand, connaître le haut allemand, langue de la littérature et de la philosophie qui influence toute l'Europe depuis l'essor du romantisme, parler le souabe, un dialecte vernaculaire de l'allemand et le roumain, imposé officiellement et officieusement par un régime lobotomisé par les clichés de la langue de bois. Grande difficulté donc de s'écarter de la *norme*, de vivre dans l'isolement linguistique et politique, d'écrire sans utiliser des phrases toutes faites vidées de substance, imposées par le discours idéologique, qui cache en creux un monde qui sent et s'exprime *autrement*. [5]

En 1987, pour fuir la dictature du *Conducător* Nicolae Ceaușescu et pour trouver la liberté de l'expression (ses deux premiers ouvrages

(*Niederungen – Bas-fonds*, en 1982, et *Drückender Tango*, en 1984, parus à Bucarest, ont été censurés et l'écrivaine interdite sévèrement en Roumanie ; ils seront réédités en Allemagne de l'Ouest deux ans plus tard, ce qui choque la censure roumaine), la romancière choisit d'émigrer en République fédérale d'Allemagne avec son mari, l'écrivain Richard Wagner qui a toujours exercé une influence créative et bénéfique sur elle [6]. En Allemagne, Herta Müller réussit à s'installer dans une vie tranquille et dans une langue de cœur, à gagner sa vie comme enseignante « en résidence » dans des collèges privés ou dans des universités [7].

Même plus de vingt ans après l'expérience traumatisante de la dictature, Herta Müller subit les effets de son choix unilatéral. Dans « La Securitate est toujours en service » (« Die Securitate ist noch im Dienst »), article paru dans l'hebdomadaire *Die Zeit* du 23 juillet 2009, Herta Müller accuse l'État roumain d'être toujours sous l'emprise des méthodes du régime communiste. Elle décrit à quelles mesures « pour le compromis et l'isolement » elle a été soumise par les services secrets dont elle subirait la pression encore aujourd'hui. Les dossiers de la *Securitate* indiquent comment sa critique infatigable vis-à-vis de la dictature de Ceaușescu devait être rendue peu digne de foi par des mesures visant à la calomnier. La Securitate a monté de toutes pièces des lettres qui ont été envoyées à des stations de radio allemandes pour la compromettre. On a souhaité de véhiculer des preuves (fausses, certes) sur son rôle, *sic* !, d'agent de la Securitate [8].

Blessure sociale intime et terreur silencieuse

L'œuvre de Herta Müller comprend une vingtaine de romans et récits, est classée en Allemagne dans la *Weltliteratur* pour son régionalisme à vocation universelle. Dans les cours universitaires et lors des colloques, on l'étudie et on la commente pour la peinture du milieu rural roumain, pour les références historiques au dictateur Nicolae Ceaușescu et les évocations des minorités de langue allemande, somme toute, pour toute une peinture de

mœurs et de caractères transfrontalière, polyglotte et multiculturelle [9]. Dès 1986, *L'Homme est un grand faisan sur terre* (*Der Mensch ist ein großer Fasan auf der Welt*) brossait l'univers villageois germanophone de Banat où les souabes font des compromis douloureux pour émigrer. Le meunier Windisch, victime de l'administration (le pope et le milicien du village), des veuleries des passeurs ensuite, assiste impuissant au sacrifice sexuel de sa fille enseignante pour avoir les papiers sauveteurs [10]. Ces textes courts avec des dialogues laconiques, oscillants entre souvenirs, méditations, observations, portraits anecdotiques annonçaient déjà le réalisme poétique qui caractérise toute son œuvre.

Mon article se concentre sur les vexations, les persécutions, les humiliations, la privation de la langue d'origine et les expulsions dont sont victimes les figures romanesques des romans d'Herta Müller dans deux romans à savoir *Le renard était déjà le chasseur* (*Der Fuchs war damals schon der Jäger*, 1992) et *La Convocation* (*Heute wär ich mir lieber nicht begegnet*, 1997). Tous deux se répondent l'un l'autre dans une même structure circulaire en montrant comment les horreurs quotidiennes sont dénoncées de façon dramatique. Entre les deux romans, en 1993, *Animal du cœur* (*Herztier*) exploite le même filon des destinées brisées de quatre étudiants roumains, qui, dans les années '80, connaissent la dérive identitaire, auto-exilés dans un pays entièrement soumis à l'oppression idéologique. L'univers mental de ses protagonistes se trouve sous le sceau de la terreur induite côte-que-côte, surtout de façon perverse pour céder, perdre la tête. Le refuge se fait dans la surréalité immédiate où les objets et les choses acquièrent d'autres dimensions et importance.

Le renard était déjà le chasseur

Dans *Le renard était déjà le chasseur*, Herta Müller travaille les ressources de l'auto-fiction : l'enseignante Alina vit la terreur d'être surveillée et écoutée dès qu'elle comprend que son appartement est visité par des agents de la Securitate qui y sèment des indices intimidants. Un jeune et un vieux

entrent dans l'appartement d'Adina et entament toute une stratégie pour lui infliger la terreur : ils coupent progressivement des morceaux de la peau de renard qui embellit sa pièce : la queue d'abord (*Le Renard*, p. 119), ensuite les pattes et la tête, ils arrivent même à la mettre sur la table (voir le chapitre « Le renard sur la table », p. 159 et suivantes) tout en laissant des indices « discrets » de leur présence (des mégots dans la cuvette des toilettes et sur la lunette par exemple) :

Il tire une lame de rasoir de la poche intérieure de sa veste. Il la déballe, pose le papier à côté de son genou. Il coupe la patte arrière droite du renard. Il humecte son index du bout de sa langue et ramasse les poils coupés sur le plancher. Il triture ces poils entre le pouce et l'index pour en faire une boucle compacte, il fait tomber cette boule de poils dans la poche de sa veste. Il emballe la lame de rasoir dans le papier et la range dans sa poche intérieure. Il pose la patte coupée contre le ventre du renard. (*ibidem*, p. 133)

Adina se sent un ver qui se glisse dans la pomme, la traverse une fois en mangeant et ressort en rampant. C'est, d'ailleurs, le résumé de toute une vie, dit de façon anodine, dans le titre du premier chapitre « Le chemin du ver dans la pomme » [11].

Les allusions à la dictature sont directes :

Le noir dans l'œil est comme l'ongle du pouce d'Adina quand ce pouce se crispe sans rien saisir. Tous les jours, le noir de l'œil regarde le pays depuis le journal (*ibidem*, p. 26).

Sur le front du dictateur, il y a un puceron qui fait le mort (*ibidem*, p. 41)

Dans le journal, sur la première page « il y a la boucle de cheveu et le noir de l'œil » (*ibidem*, p. 212)

Professeur dans une école de campagne, elle s'érige contre le travail agricole (récolte des tomates ou autres), attentivement surveillé par le camarade directeur et que ses élèves sont obligés de faire. Les jeunes ne

sont pas dupes, ils feignent de faire l'éloge dans les textes officiels (panneau d'informations de l'école, journal de la ville). Le directeur lui reproche ses accusations sur « l'exploitation des mineurs », cela gêne la politique du parti mais ne l'empêche pas de lui glisser la main dans le corsage. C'est le règne du respect renforcé par la foi (aucunement religieuse) : on vit dans le respect envers le secrétaire du Parti parce qu'il croit au Parti, envers le directeur qui croit au pouvoir (*ibidem*, p. 77).

Ses amis, Paul et Abi sont traqués par la Securitate pour avoir composé une chanson sur « un visage sans visage », un front de sable (signe de faible intelligence), une voix sans voix. Les enquêteurs leur reprochent des allusions au dictateur Ceaușescu (*ibidem*, p. 180).

Une fois au courant du fait que sa meilleure copine, Clara, a un amant agent de la Securitate, Pavel Murgu (marié par ailleurs, bon père de famille à ses heures puisqu'il procure des vivres dans ces temps troubles où l'on manque de tout), Adina décide de changer de tactique : si au début « les renards tombent dans le piège » (titre d'un chapitre poignant où Adina raconte l'histoire de cette peau à valeur de fétiche pour elle), le renard devient le chasseur : elle chassera de sa vie sa copine Clara et mènera une existence remplie de précautions, dans l'isolement, puisque son compagnon, Ilie, est obligé de faire son stage militaire [12].

Avertie dans un effort désespéré par son ex-copine, Clara, des saisies et des enlèvements opérés par la Securitate, Adina décide non pas de se cacher chez Clara, protégée pour avoir été la maîtresse d'un agent efficace, mais d'avertir également un vieil ami, Paul. Les deux s'enfuient chez Liviu, un ancien ami, professeur dans un village perdu sur les bords du Danube, dans un catimini total. La révolution de 1989 les retrouve là-bas, les rumeurs courent, à la télé on présente en direct la fugue du dictateur et de sa femme en hélicoptère au-dessus du balcon du comité central, la réaction du peuple sorti dans la rue, ils vivent tous les quatre Adina et Paul, Liviu et son « agnelle » la fièvre du changement radical dans leur vie. Rentrés chez eux ils constatent les dégâts de la fouille : portes de l'armoire ouvertes, vêtements étalés sur le sol, draps de lit, couvertures et

oreillers jetés, disques cassés et piétinés à coups de chaussures (*ibidem*, p. 229). La seule qui ne retrouve sa place est Clara, devenue une *étrangère*, munie d'un passeport pour gagner l'Autriche sécurisante où son amant a réussi à s'enfuir tandis qu'Ilie déserte et se dirige droit vers la frontière pour s'échapper à jamais à l'oppression [13].

La Convocation

À la différence d'Alina, l'héroïne de *La Convocation* [C] est harcelée par les interrogatoires de la Securitate [14]. Sa vie est bouleversée, est « rythmée » par les convocations. Une narration à la première personne dans laquelle la narratrice transmet l'expérience de la dictature, la montée de la peur et de l'humiliation.

Cette fois-ci, la narratrice travaille dans une usine qui confectionne du prêt-à-porter pour l'étranger. Une autobiographie masquée de nouveau, Herta Müller ayant vécu cette période après avoir fini les études de langues, elle a été embauchée comme traductrice dans une usine de machines d'où elle a été licenciée pour avoir refusé de collaborer. Ses seuls supports affectifs sont Lili, une collègue et amie [15] et Paul, son second compagnon, rencontré à un marché aux puces crasseux.

Le mot devient aliénant, il se décompose en syllabes ayant le rythme saccadé du tic-tac : « con-vo-ca-tion, con-vo-ca-tion, con-vo-ca-tion » (C, p. 11). L'aliénation c'est aussi que le temps du roman c'est celui du trajet, la peur d'être en retard. Les autres moments de la vie s'imbriquent en abyme dans ce temps omniprésent ; et comme toutes les convocations suivent le même ordre, le temps s'annihile.

Mais Paul boit de trop (son haleine de vodka au petit matin est nauséabonde, plus il boit, plus il devient grincheux (« Hier, ton ivresse était plus grande que cette cuisine », *ibidem*, p. 14) et le vide se creuse entre les deux – « Paul protège son âme jusqu'à ce que l'herbe de bion soit au sec et, moi, je me creuse la tête pour savoir qui nous sommes tous les deux, lui et moi, jusqu'à ce que je ne sache plus rien » - *ibidem*, p. 14 ; ou encore « la

boisson tracasse Paul davantage que mes convocations », *ibidem*, p. 32), fait des cauchemars tandis qu'elle fait des insomnies. Elle se sent à la merci d'une tendresse et il lui déplaît en avoir besoin (*ibidem*, p. 17).

Les convocations se font à l'heure précise, mais les bus n'ont pas d'heure précise. Pendant le trajet en bus ou en tramway qui la mène au bureau de la Securitate, elle fait des descriptions détaillées des voyageurs, personnes âgées dans leur majorité.

En prélude de l'interrogatoire, le commandant Albu joue la comédie de la galanterie : il lui fait un baisemain dégoûtant, bave lentement la main et la broie intentionnellement :

Avoir l'impression que mon cerveau me glisse sur le visage, voilà le poison. L'humiliation, comment appeler cela autrement lorsque tout le corps se sent pieds nus. Mais que faire si l'on ne peut dire grand-chose avec les mots, si le mot le meilleur est mauvais (*ibidem*, pp. 9-10)

À force d'exercer cette humiliation à la maison avec son mari, elle arrive à gérer la douleur aux ongles et la salive qui va avec elle.

Aliénation se marie avec doute :

Je voudrais bien savoir si l'intelligence et le bonheur, chez les autres, sont du ressort du cerveau. Chez moi, le cerveau ne suffit qu'à fabriquer que du bonheur. Il ne suffit pas à faire une vie. En tout cas pas la mienne. Le bonheur, je m'en accommode, même si Paul dit que ce n'en est pas. (*ibidem*, p. 19)

et plus loin, la nausée l'envahit progressivement, dès le matin, lorsqu'elle fait sa toilette, les nerfs à fleur de peau :

Je me sens mal, je crache et je m'arrête. Depuis que je suis convoquée, la vie et le bonheur sont pour moi deux choses distinctes. Quand je me rends à l'interrogatoire, je dois d'emblée laisser le bonheur à la maison. [...] Chaque fois que je dois y aller, j'aimerais rester dans

l'appartement comme y reste la peur que je ne peux pas enlever à Paul. (*ibidem*, p. 20)

Dans le roman-pair, on l'invoque pareillement : « Dans le souffle de la peur on finit par avoir l'oreille fine » (*Le Renard*, p. 42)

Elle arrive à l'avance, elle est prête dès sept heures et demie pour les dix heures, elle s'est fait un rituel auto suggestif en avalant avant une noix (censée être bonne pour les nerfs et pour l'intelligence quand on est à jeun) et se munissant de sa pierre-talisman, mettant son corsage vert « qui pousse encore » (*ibidem*, p. 24), qu'elle investit aux pouvoirs de soupirail, (après l'interrogatoire, elle met le corsage « qui attend encore » (*ibidem*, p. 25)

Le motif de la noix bienfaisant et soulageant présent dans *Le renard* y revient (*ibidem*, p. 93 et suivantes). Le motif des chaussures dans lesquelles on glisse de façon bizarre, en prolongeant son corps et ses sensations qui vont avec est, lui aussi, récurrent.

Ce sont des années de pauvreté, où il y a des rations de viande, de lait et de pain et les gens « empruntent » les enfants pour acheter davantage une fois faire la queue pour des heures entière, terrassés par l'inquiétude de ne rien pouvoir acheter finalement, marchandise insuffisante. Années où les gens croyants ne veulent plus aller à la messe parce qu'elle commence par une prière pour le chef d'État (*C*, p. 160).

La description de *l'alimentara*, magasin d'alimentation générale, tellement pauvre que désolant, est poignante :

Dans les bocaux superposés, j'avais vu des bonbons rouges avec des guêpes mortes collées dessus, puis des lames de rasoir rouillées, puis des biscuits cassés, puis des boîtes d'allumettes, puis des bonbons verts collés et beaucoup de guêpes. Quant aux rayonnages, les couleurs des bouteilles y alternaient, le jaune de la liqueur aux œufs, le rose du jus de framboise, de l'alcool camphré verdâtre, du dissolvant transparent comme de l'eau. Les produits qu'il y avaient là n'étaient pas sûrs de ne pas être autre chose. Le vendeur avait l'air

d'être un homme fait d'allumettes, de lames de rasoir, de bonbons collés et de biscuits, prêt à s'effondrer l'instant après. (*ibidem*, p. 206).

Corollaire de la désolation : elle réclame acheter « cent gramme de lames de rasoir au sucre » (*ibidem*).

Un autre épisode dramatique évoqué est celui de la séparation de son premier mari, qui, incapable de lui taper dessous, l'a forcée de se jeter à l'eau. Elle l'a échappé belle, ce fut un moment-limite dont elle a tiré une leçon pour la vie, la leçon de la résistance à tout prix, l'exercice lent et douloureux de tenir tête à l'autre.

Elle prend l'habitude de l'interrogatoire, devient maîtresse à concocter des mensonges, à sentir le moment à faire des diversions (selon le commandant Albu). « Nous savons tout », lui répète-t-il incessamment, et son commentaire à elle est plus que suggestif : « Possible [...], tout sur la peau des morts, sans doute. Mais rien sur leurs secrets [...] » (*ibidem*, p. 40) et encore « Chez Albu, ce qui me fait sentir qu'un bon mensonge prend, c'est que je crois moi-même d'un bout à l'autre » (C, p. 205) [16]

Elle s'apprécie comme suit :

À l'époque [en renvoyant à un épisode de ma vie où elle a menti pour s'acheter de nouvelles chaussures en prétextant que son grand-père est mort], je savais bien mentir. Personne ne pouvait me confondre. Mais la catastrophe qui avait inspiré le mensonge [le grand-père meurt pour de bon quatre jours après] me prenait au mot. Depuis, je n'aime encore me faire surprendre en train de mentir que par un gros ennui. Sauf avec Albu là, je mens bien. (*ibidem*, p. 41)

Licenciée de l'usine suite à la décision du Parti communiste non seulement pour avoir glissé dans la salle d'emballage des petits papiers compromettants dans les vêtements pour l'exportation (elle avait écrit un « Ti aspetto » provocateur, accompagné de son nom et de son adresse, le « Meilleures salutations de la dictature » étant un faux fabriqué pour l'inculper), mais aussi pour avoir refusé de coucher avec Nelu, apparatchik

dans le vent, sa vie bascule dans la déprime : « À cause de ton comportement, toutes les femmes de notre pays se font traitées de putés à l'étranger », lui reproche Albu (*ibidem*, p. 52)

L'intimidation redouble de force : on vole systématiquement les vêtements de Paul lorsqu'il prend sa douche, on le ridiculise ainsi en le mettant dans des situations embarrassantes. Elle est surveillée en permanence par deux hommes dans une voiture rouge. En moto, Paul est accidenté comme par hasard par un camion dont on ne retrouvera pas la trace (*ibidem*, p. 122 et suivantes). Gravement blessé, tout en essayant de fuir « les jongleurs » (*ibidem*, p. 124), il cache sa peur dans l'alcool, sombre dans le sommeil, tout pour mieux *supporter*.

Les convocations se font plus fréquentes. Il lui arrive de trouver un doigt dans son sac laissé dans le bureau d'Albu pendant qu'elle est allée aux toilettes toujours pour renforcer le processus d'intimidation et de peur.

Il y a aussi l'histoire avec son collègue, Nelu avec qui elle couche en déplacement professionnel (ils passent ensemble une dizaine de jours dans une triste ville de province qui mérite le nom de ville pour avoir une usine de boutons), mais elle est tellement démunie, écœurée que n'importe qui aurait pu être n'importe qui le récipiendaire de ses caresses sans sentiments, l'un de la délégation des Arméniens du même hôtel par exemple. Nelu se venge pour cette incartade, pour cette relation sans lendemain, il surenchérit et fabrique d'autres petits billets pour l'incriminer : elle aurait écrit (pour s'offrir en mariage) non seulement en Italie, mais aussi en France et en Suède. C'est la pagaille entre les deux, elle tombe dans le piège de la haine de Nelu (*ibidem*, p. 150)

L'insomnie va de pair avec la peur. Aliénation envahissante, ressentie physiologiquement :

J'avais perdu l'habitude, avant de m'endormir, de demander comment on doit tenir sa tête pour qu'elle supporte les jours, parce que je l'ignore. [...] La première semaine après les bouts de papiers, quand je fus convoquée trois jours d'affilée, je ne parvins pas à fermer

les yeux la nuit. Mes nerfs devenaient des fils de fer scintillant. Il n'y avait plus ce poids que ma chair a dû peser, seulement de la peau tendue et de l'air dans les os. En ville, je devais prendre garde à ne pas échapper à moi-même comme le souffle nous échappe en hiver et à me pas m'avaler moi-même en bâillant. J'ouvrai la bouche toute grande, mais sans jamais atteindre les proportions de ce froid que je ressentais à l'intérieur de moi. Je commençai à me sentir portée par quelque chose de plus léger que moi et à y trouver du plaisir, à mesure que je devenais sourde dans mon for intérieur. J'avais pourtant peur de voir ces jeux fantomatiques gagner en beauté, peur de rien entreprendre pour lutter contre eux et pour revenir. (*ibidem*, p. 125)

Il est difficile de faire le point sur Herta Müller et la caser dans une école littéraire ou un courant à chef de file et manifeste. La critique s'accorde aujourd'hui de la placer dans la *Weltliteratur* (ou *World literature*) générale au pays des lettres mondial et généreux où tout esprit libre trouve sa place. Les deux analyses entamées ci-dessus, sans aucune prétention d'exhaustivité ne font que renforcer la puissance de cette voix qui montre qu'il peut y avoir une esthétique de la résistance (un outil politique), ainsi qu'une logique mémorielle (une arme contre l'oubli) [17].

Le style de ses œuvres se remarque par une concision, une pureté et une puissance d'évocation extraordinaires puisque dépouillées d'onirisme ou de symbolisme embellissant. Il est ciselé jusqu'à l'épuration, fragmenté. Il frôle la maxime :

Un mot de colère dans une seule respiration peut écraser plus de choses que deux pieds dans toute une vie (*Le Renard*, p. 144)

Toutes choses solides ont seulement besoin de la place qu'elles occupent dans la tête. Des plans et des arrêtes faciles à distinguer que l'on peut classer soi-même parmi les appuis ou les ennuis. *Et dans les interstices, il reste de la place pour le bonheur (C, p. 97, c'est nous qui soulignons en italiques).*

Notes

[1] Quoique déjà notoires, il s'impose quelques détails biographiques d'Herta Müller afin d'une meilleure appréhension de son évolution comme écrivaine roumaine germanophone. Elle est née en 1953 dans le village souabe de Nițchidorf / Nitzkydorf, dans le département de Timiș (province de Banat). Avec un grand-père riche fermier et prospère homme d'affaires exproprié par le régime communiste d'après-guerre, la famille Müller est éprouvée : en 1945, la mère de la romancière est déportée en URSS où elle passe cinq années dans le Goulag (l'histoire personnelle de sa mère nourrit la substance narrative de son roman *Atemschaukel - La Bascule du souffle*, 2009) ; le père, ancien soldat SS mène sa vie comme chauffeur de camion. À présent, elle vit à Berlin. Elle a publié même un livre en roumain, un volume de poésie-collage, *Este sau nu este Ion (Être ou ne pas être Jean*, chez Polirom, Iași). La reconnaissance lui est arrivée en Allemagne, elle est élue membre de l'Académie allemande pour la langue et la littérature (*Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung*). Avant et après le Nobel, elle a été primée maintes fois, en Roumanie d'abord, décision courageuse sous l'ancien régime (Prix Adam Müller Guttenbrunn du Cercle littéraire de Timișoara, 1981), en Allemagne et en Autriche le plus souvent (Prix Aspects de la littérature - *Aspekte-Literaturpreis*, 1984 ; Prix Rauris de littérature, 1985 ; la même année - Prix d'Encouragement littéraire de Brême et Prix Ricarda-Huch Prize à Darmstadt, 1987 ; deux prix en 1989 : Prix Marieluise-Fleißer à Ingolstadt et Prix de langue allemande de la Fondation Henning-Kaufmann ; Roswitha Medal of Knowledge of Bad Gandersheim, 1990 ; Prix Kranichsteiner de littérature, 1991 ; Prix de la critique littéraire, 1993 ; Prix Kleist, 1994 ; Prix Aristeion, 1995 ; reconnue comme personnalité culturelle de la ville de Francfort-sur-le-Main, 1996 ; Prix de littérature de Graz, 1997 ; Prix Ida-Dehmel de littérature et le *International IMPAC Dublin Literary Award*, 1998 (pour *Herztier* et *Reinbek bei Hambourg*) ; Prix Franz-Kafka de la ville de Klosterneuburg et de la société de littérature autrichienne Franz Kafka, 1999 ; CICERO Speaker Prize, 2001 ; Carl-Zuckmayer-Médaille de la Rhénanie-Palatinat, 2002 ; Prix de littérature de la Fondation Konrad-Adenauer, 2004 ; Prix de littérature de Berlin, 2005 ; Prix Würth de la Littérature Européenne et prix Walter-Hasenclever de littérature, 2006 ; Prix littéraire Hoffmann von Fallersleben, 2010 lorsqu'elle est nommée Grand officier de l'ordre du Mérite de la République fédérale d'Allemagne. La liste de ses distinctions n'est pas exhaustive, *apud Die Zeit* du 6 mai 2010 (archive consultée en ligne).

[2] Cf. *Romandie News* : Prix Nobel pour Herta Müller [archive]. Dix ans après Günter Grass et cinq ans après Elfriede Jelinek, elle devient le troisième auteur de langue allemande distingué à Stockholm sur une décennie.

[3] Titre original, « Der Fuchs war damals schon der Jäger », traduction en français de Claire de Oliveira, Paris, Le Seuil, coll. « Cadre vert », 1996, 226 pages.

[4] *Aktiongruppe Banat* était une société littéraire luttant pour la liberté d'expression et le cheminement du pays vers la démocratie. Comme Herta Müller, Richard Wagner est un romancier et un essayiste publié et reconnu. L'implication de Müller dans l'*Aktiongruppe Banat* aurait également nourri la hardiesse et la fougue avec lesquelles elle écrit en dépit des menaces, des intimidations et des pressions de la Securitate. Même si l'on parle des fictions, les œuvres d'Herta Müller relatent une série d'événements réels ou des anecdotes de la vie quotidienne. Müller met assez souvent en scène des personnages existants. Ainsi, l'un des protagonistes de son roman de 1994, *Herztier*, s'inspire d'un ami proche de l'*Aktiongruppe Banat* (cf C. Till R. Kuhnle, « La Résistance des monades : *Herztier* d'Herta Müller, dans Bernard Bach (dir.) : *Les Littératures minoritaires de langue allemande après 1945 (= Germanica XVII)*, Université de Lille III 1995, pp. 25-38). C'est un roman écrit après le décès de deux amis très proches.

[5] Elle l'avoue directement : « La langue de l'écriture, le haut allemand, coexistait avec le dialecte, le souabe du Banat, et la langue véhiculaire, le roumain. À cela s'ajoutait la langue de bois du régime qui avait détourné le langage à son profit. D'où notre vigilance pour éviter les mots ou les concepts violés ou souillés par le politique. Ils renvoyaient à une réalité qui n'était pas la nôtre. » à Hubert Artus, « Herta Müller, prix Nobel de littérature », *Les Inrocks*, n° du 9 octobre 2009.

[6] Müller n'a jamais évoqué publiquement les personnes et les ouvrages littéraires qui l'ont influencé. Elle a attribué les racines qu'on lui prêtait communément à d'autres sources. Elle avoue avoir fortement influencé pendant ses études universitaires en littératures allemande et roumaine. Ses exégètes parle de l'influence de l'absurde et de Franz Kafka sur ses travaux, *apud* Julian Evans, « Herta Müller has an eye on absurdity », *The Guardian*, 8 octobre 2009 (lire en ligne [archive]. En comparant l'allemand et le roumain, la romancière relève qu'un concept simple, comme une étoile filante peut être interprétée de façon différente : « Nous ne parlons pas seulement de mots différents, mais aussi de différents *mondes*. [Par exemple] les Roumains voient une étoile filante et disent que quelqu'un est décédé, alors que les Allemands font un vœu lorsqu'ils voient une étoile filante. ». En outre, elle reconnaît aussi que la musique folklorique roumaine traditionnelle occupe une place particulière dans son cœur. « Quand j'ai entendu Maria Tănase, elle sonnait incroyablement pour moi, c'est alors la première fois que j'ai vraiment ressenti ce que signifie le folklore », *apud* <http://www.infloox.com/influence?id=94fcba54>.

[7] Deux ans plus tard, juste avant la chute du communisme européen, l'écrivaine raconte son installation en Allemagne qui a été une rupture douloureuse avec son pays

natal et un retour aux sources à la fois, lui permettant de pratiquer sa langue maternelle en toute liberté dans *Reisende auf einem Bein*.

[8] Il arrive à Herta Müller de subir l'effet boomerang de sa dissidence. En 2008 il y a eu lieu un débat de politique intérieure concernant la participation de l'historien Sorin Antohi et du germaniste Andrei Corbea-Hoisie à une réunion de l'Institut Culturel Roumain de Berlin du 25 juillet 2008, car tous deux furent informateurs de la *Securitate*. Herta Müller prend une position nette et critique l'invitation dans une lettre ouverte (cf. Spitzel in der Sommerakademie [archive], Frankfurter Rundschau (fr-online. de), 23. Juli 2008. Vgl. „Spitzelaffäre“ in Berlin [archive], Siebenbürger Zeitung (Siebenbuerger.de), 9 août 2008. Dans le cadre de cette polémique, l'historien, philosophe et homme de lettres Carl Gibson, lui aussi natif du Banat, lui reproche, dans son livre *Symphonie der Freiheit (Symphonie de la liberté)*, sa loyauté passée envers le régime de Ceaușescu (cf. Interview mit Carl Gibson auf Radio Transylvania International, 27 août 2008 [archive], Zugriff September 2008 ; u. Carl Gibson aus Bad Mergentheim : *Symphonie der Freiheit* beleuchtet die Menschenrechtsbewegung in Rumänien – Der Zeitzeuge legt Buch mit 400 Seiten vor [archive], Fränkische Nachrichten (fnweb.de), Bad Mergentheim. À part elle, plusieurs autres personnes appartenant à la Communauté des Souabes du Banat, ont été présentés à tort comme des collaborateurs informels du bureau de la sécurité d'État au nom du Parti communiste roumain.

[9] *Apud L'Encyclopédie Larousse*, disponible sur

http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Herta_M%C3%BCller/184891.

[10] Ces réalités avaient été déjà ébauchées dans *Drückender Tango* de 1984 où la corruption, la violence et l'intolérance frôlait l'inimaginable et se mariait à merveille avec l'idéologie fasciste.

[11] Toutes les citations renvoient à : *Le renard était déjà le chasseur*, traduit de l'allemand par Claire de Oliveira, Paris, Seuil, 2009.

[12] Voir à ce sujet, les chapitres très révélateurs sur l'aliénation de la vie casanière – « Le jeu des guêpes » et le travail forcené – « La pelle perdue ».

[13] En 1993, le roman connaît une adaptation cinématographique roumaine, sous le titre *Vulpe-vânător*, réalisée par Stere Gulea avec Oana Pellea, Dorel Vișan et George Alexandru.

[14] toutes les citations sont tirées de *La Convocation*, traduit de l'allemand par Claire de Oliveira, Paris, Éditions Métailié, collection « Bibliothèque allemande », 2001. L'édition roumaine de 2014 a privilégié la traduction littérale du titre : *Aujourd'hui, il vaudrait mieux que je ne me rencontre pas avec moi-même (Astăzi mai bine ne m-aș fi întâlnit cu mine însămi*, Bucarest, Editions Humanitas).

[15] Personnage attachant, Lili essaie, elle aussi, de s'enfuir, mais au Canada, avec un officier militaire septuagénaire. Ils sont arrêtés à la frontière hongroise, où elle connaît une mort affreuse, elle est déchirée par les chiens.

[16] Voir l'histoire de l'accident du grand-père qui aurait perdu un œil, acheté en pharmacie et la façon dont est raconté le mensonge.

[17] *Apud* Pierre Deshusses, « Herta Müller, Prix Nobel de littérature, l'écriture contre l'oubli », *Le Monde* du 9 octobre 2009.

Corpus

Le renard était déjà le chasseur, traduit de l'allemand par Claire de Oliveira, Paris, Seuil, 2009.

La Convocation, traduit de l'allemand par Claire de Oliveira, Paris, Éditions Métailié, collection « Bibliothèque allemande », 2001.

Références bibliographiques

Artus, Hubert, « Herta Müller, prix Nobel de littérature », *Les Inrocks*, n° du 9 octobre 2009.

Bach, Bernard (dir.) : *Les Littératures minoritaires de langue allemande après 1945 (= Germanica XVII)*, Université de Lille III 1995.

Pierre Deshusses, « Herta Müller, Prix Nobel de littérature, l'écriture contre l'oubli », *Le Monde* du 9 octobre 2009.

Julian Evans, « Herta Müller has an eye on absurdity », *The Guardian* du 8 octobre 2009

Sitographie

http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Herta_M%C3%BCller/184891

<http://www.inflox.com/influence?id=94fcba54> [archive] Herta Müller.